

Duras et le génocide juif

宮崎, 海子

<https://hdl.handle.net/2324/4794823>

出版情報 : pp.123-135, 2005-03. PRESSES UNIVERSITAIRES DE LYON
バージョン :
権利関係 : ©PRESSES UNIVERSITAIRES DE LYON



Duras et le génocide juif

Kaiko MIYAZAKI

La colonisation, l'Occupation et la barbarie nazie, la guerre d'Algérie ou encore Mai 68 : Marguerite Duras a été partie prenante de ces événements majeurs de l'histoire de la France du vingtième siècle. Pourtant, parmi ces événements, le génocide juif nous a semblé un point crucial pour comprendre le rapport de Duras à l'Histoire et à sa propre histoire. Ainsi dit-elle : « L'histoire des Juifs, c'est mon histoire. Puisque je l'ai vécue dans cette horreur »¹.

Il n'échappe à personne que nombre de ses textes abordent directement ou indirectement les Juifs. Duras s'est même « fait passer pour juive »² et cette « judaïsation » par elle-même de Duras nous semble aussi une des clés pour comprendre une partie de son œuvre. Pour cela, nous nous intéresserons tout d'abord à l'évolution du rapport génocide/Duras et à son action sur la société française d'après-guerre. Nous verrons ensuite comment sa façon de vivre la douleur collective des Juifs par son expérience personnelle aboutit à certains paradoxes chez l'écrivain. Ce qui nous permettra finalement d'essayer de montrer comment la mémoire collective et sa mémoire sélective permettent de reconstituer quelques morceaux de l'identité de Duras.

UNE RÉCEPTION DU GÉNOCIDE JUIF EN TROIS PHASES

Voyons comment la réception du génocide juif a évolué chez Duras. Nous avons dégagé trois phases – confrontation à l'horreur nazie, mutisme, et enfin prise de parole.

1. Les ouvrages suivants sont référencés avec la date de l'édition de travail et non celle de la première édition. *Marguerite Duras à Montréal* (dir. S. Lamy et A. Roy), Montréal, Spirale, 1981, p. 73.
2. *Le Nouvel Observateur*, 24-30 mai 1990, cité par C. Blot-Labarrère, *Marguerite Duras*, Paris, Seuil, 1992, p. 73.

Selon Dionys Mascolo, c'est le retour de Robert Antelme des camps qui les a tous deux « judaïsés à jamais »³, même si Robert Antelme n'a pas été déporté en tant que juif mais comme résistant. Duras en a manifestement fait l'amalgame. Dans l'attente de Robert Antelme, Duras a éprouvé concrètement la même souffrance que les familles des déportés juifs qui attendaient elles aussi leurs survivants, comme Madame Kats qui attendait sa fille, déportée avec la sœur de Robert Antelme⁴.

Les familles juives ont eu certes plus de raisons d'inquiétude que celles des déportés politiques. Mais face au rapatriement des prisonniers de guerre et à l'ivresse de la « Libération », Duras et Madame Kats partagent la même angoisse. Le rapprochement Antelme/Juifs s'observe dès avril 1945, lorsque Duras écrit que Robert Antelme « pourrait revenir avec les juifs »⁵. On comprend mieux comment elle a été légitimement « judaïsée par le retour d'Antelme ». Pourtant, lors de la découverte du génocide juif, bien que très choquée, Duras écrit sur ce sujet d'un ton relativement serein par rapport à l'affliction exprimée quand il s'agit de Robert Antelme. Elle n'est pas encore obsédée par la question, mais déjà très engagée de fait dans cet événement. En faisant contraste avec la stupéfaction voire le refus de certains Français⁶, Duras fait à cette époque preuve d'humanisme et tente de partager la souffrance des Juifs en allant jusqu'à endosser la responsabilité du crime nazi comme crime de l'humanité :

Nous sommes de la race de ceux qui sont brûlés dans les crématoires et des gazés de Maïdanek, nous sommes aussi de la race des nazis.⁷

Et encore :

La seule réponse à faire à ce crime est d'en faire un crime de tous. De le partager. De même que l'idée d'égalité, de fraternité. Pour le supporter, pour en tolérer l'idée, partager le crime.⁸

UNE PHASE DE SILENCE

Cependant, Duras semble refouler cette expérience pendant la période d'après-guerre. Un des exemples emblématiques serait l'oubli

3. D. Mascolo, *Autour d'un effort de mémoire, sur une lettre de Robert Antelme*, Paris, Maurice Nadeau, 1987, p. 22.

4. M. Duras, *La Douleur*, Paris, Gallimard, 1993, pp. 57-59.

5. *Ibid.*, p. 36.

6. Voir E. Lynch, « Presse de province et presse parisienne et le retour des camps : l'impossible perception de la réalité concentrationnaire », dans *La Shoah : témoignages, savoirs, œuvres* (dir. A. Wieviorka et C. Mouchard), Saint-Denis, PUV, 1999, p. 123.

7. M. Duras, *La Douleur*, *op. cit.*, pp. 60-61.

8. *Ibid.*, pp. 64-65.

de l'existence d'un texte écrit à cette période, que Duras qualifiera plus tard d'« une des choses les plus importantes de ma vie »⁹. Ce texte ne sera publié qu'en 1976 dans la revue *Sorcières* et ensuite en 1985 sous le titre : *La Douleur*. Duras déclare :

Je n'ai aucun souvenir de l'avoir écrit. [...]. Comment ai-je pu écrire cette chose que je ne sais pas encore nommer et qui m'épouvante quand je la relis.¹⁰

Cet oubli semble révéler d'abord un déchirement impossible à affronter. Mais ce silence est aussi un tabou, lié à un sentiment de culpabilité issu de son retard dans la prise de conscience de la persécution des Juifs :

Je me suis trouvée devant un désordre phénoménal de la pensée et du sentiment auquel je n'ai pas osé toucher et au regard de quoi la littérature m'a fait honte.¹¹

Cela au point de ne pas pouvoir pénétrer dans les quartiers juifs :

Pendant des années, j'ai été hantée. Je ne pouvais même pas aller dans le quartier juif, je voyais les Juifs comme des sursitaires. Les enfants juifs, je ne pouvais même pas les regarder.¹²

L'oubli de la douleur vécue et la honte d'une prise de conscience tardive se traduisent d'abord par un silence :

[J]e n'ai jamais écrit sur la guerre, sur ces instants-là, jamais non plus, sauf quelques pages, sur les camps de concentration.¹³

Ce mutisme de Duras coïncide avec « le silence de l'après-guerre » sur le génocide, pour reprendre l'expression d'Annette Wieviorka¹⁴. Cette fois, Duras est en adéquation avec ses contemporains. Selon Annette Wieviorka, c'est à la « fin des années cinquante » que « le souvenir du génocide » émerge « peu à peu », en partie à la suite d'événements marquants comme le prix Goncourt 1959 destiné au *Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart, ou le procès d'Adolf Eichmann en 1961, par lequel « la spécificité de l'extermination en tant que telle était universellement affirmée »¹⁵.

C'est aussi à cette période que les publications de Duras sur la Seconde Guerre mondiale commencent et se concentrent : *Hiroshima mon amour* en 1960, *Une aussi longue absence* en 1961. Cela marque la

9. *Ibid.*, p. 12.

10. *Ibid.*, p. 12.

11. *Ibid.*, p. 12.

12. Marguerite Duras à Montréal, *op. cit.*, p. 27.

13. M. Duras, *Les Yeux verts*, *Cahiers du Cinéma*, n° 312-313, juin 1980, p. 23.

14. A. Wieviorka, *Déportation et génocide, entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Hachette, 1995, p. 19.

15. *Ibid.*, p. 19.

fin de la période de silence de Duras sur la Guerre, mais pas encore tout à fait la fin de celui sur le génocide juif.

La prise de parole de Duras sur des Juifs ne commence qu'après 1969, avec la sortie du livre *Détruire, dit-elle* – écho aux événements socio-politiques contemporains. Ainsi, ses premiers livres peuplés de Juifs – *Détruire, dit-elle* (1969) et *Abahn Sabana David* (1970) – sont publiés immédiatement après Mai 68 où le génocide a été évoqué et le mot juif utilisé pour symboliser les victimes de la répression gaulliste.

En Mai 68, d'un côté, les étudiants crient « CRS = SS » contre l'État jugé dictatorial, contre un certain racisme représenté par la police et pour faire allusion aux collaborations gouvernementales de Vichy à la déportation¹⁶. Ils crient ensuite « Nous sommes tous des juifs allemands » pour témoigner leur solidarité avec Daniel Cohn-Bendit expulsé. De l'autre côté, on peut lire « Cohn-Bendit à Dachau »¹⁷ dans la contre-manifestation gaulliste...

Ainsi, à tort ou à raison, le souvenir de Vichy et des déportations a été une référence pour accuser la société d'avant 1968. Le mot « juif » ne signifiait plus forcément l'appartenance au judaïsme, mais plutôt l'identification avec les victimes d'un système, ce qu'Alain Finkielkraut qualifiera de « juif imaginaire »¹⁸.

De nombreux radicaux étaient solidaires avec des idées politiques symbolisées par la figure de « Juif », on comptait aussi, comme le souligne l'historienne Esther Benbassa, de nombreux Juifs parmi les acteurs de Mai 68, particulièrement au sein des mouvements d'extrême gauche. Certes, ceux-ci « n'avaient pas agi en tant que Juifs » et « établissaient une nette distinction entre leur radicalisme et leur appartenance juive »¹⁹. Mais ces « radicaux juifs »²⁰ étaient unis dans le souvenir du génocide juif :

Le fait que beaucoup de radicaux juifs aient été des enfants ou des proches de rescapés de la Shoah les avait rendus plus sensibles à la lutte en faveur des opprimés de tous bords.²¹

À travers le « Comité d'action étudiants-écrivains »²², Duras a activement participé à ces événements. Duras soutient²³ ainsi la Ligue communiste révolutionnaire, dont « sur [...] douze membres du bureau

16. Y. Auron, *Les Juifs d'extrême gauche en Mai 68*, traduit de l'hébreu, Paris, Albin Michel, 1988, p. 255.

17. *Ibid.*, p. 46.

18. A. Finkielkraut, *Le Juif imaginaire*, Paris, Seuil, 1980.

19. E. Benbassa, *Histoire des Juifs de France*, Paris, Seuil, 2000, p. 285.

20. Cf. les définitions de Y. Auron, *Les Juifs d'extrême gauche en Mai 68*, *op. cit.*, pp. 19-38.

21. Y. Auron, *Les Juifs d'extrême gauche en Mai 68*, *op. cit.*, p. 289.

22. L. Adler, *Marguerite Duras*, Paris, Gallimard, 2000, pp. 629-630.

23. F. Lebelley, *Duras ou le poids d'une plume*, Paris, Le Livre de poche, 1996, p. 236.

politique »²⁴ onze étaient juifs, et héberge ses dirigeants comme Alain Krivine ou Daniel Bensaid qui dit lui-même avoir été élevé « avec l'étoile jaune »²⁵.

Les publications de Duras après 1968 semblent entrer en résonance avec ces événements qui ont associé judéité et mouvements d'extrême-gauche. Pour ne citer que les exemples emblématiques, dans *Détruire*, dit-elle, Stein, Max Thor et Alissa sont « juifs allemands »²⁶ comme Daniel Cohn-Bendit, et s'opposent à la bourgeoisie représentée par le personnage de Bernard Alione.

De même, dans *Abahn Sabana David*, outre des accusations contre « les camps de concentration de la Judée soviétique »²⁷, Duras évoque les camps nazis : Abahn serait rescapé d'Auschwitz, avec son « écriture bleue »²⁸ tatouée au bras. Sabana, originaire d'« Auschstaadt », en Judée allemande – ce toponyme n'est pas sans rappeler Auschwitz²⁹. Ainsi : « nous sommes tous de la ville d'Auschstaadt »³⁰, dit par Abahn, peut s'entendre comme : « nous sommes tous d'Auschwitz ». Mais aussi : « nous sommes tous des juifs allemands »...

Mai 68 semble donc avoir été un déclencheur chez Duras pour aborder publiquement le génocide et élargir le mot juif à tous les opprimés. Cette réaction de Duras est loin d'être généralisée à l'époque et elle apparaît très tôt comme l'une des actrices du travail de mémoire sur le Génocide dans la société française. L'« emballement » de la France (Annette Wieviorka) pour cette mémoire ne commence qu'à la fin des années soixante-dix³¹, soit dix ans après la sortie de livres comme *Détruire*, dit-elle et *Abahn Sabana David*.

Dans cette période d'emballement s'inscrit le deuxième flux des publications de Duras concernant les Juifs : *Césarée* (1979), *Aurélia Steiner* (1979), *Les Yeux verts* (1980) et les interviews comme *Marguerite Duras à Montréal* (1981). Ces mêmes années ont été aussi marquées par la médiatisation de négationnistes comme Robert Faurisson (1978), par une succession d'affaires et/ou d'inculpations d'anciens fonctionnaires de Vichy comme le milicien Paul Touvier, le commissaire aux Questions juives Louis Darquier, les préfets Jean Leguay et René Bousquet, le secrétaire général de la préfecture de Gironde Maurice Papon (1978-1981), par l'affaire du feuilleton américain *Holo-*

24. E. Benbassa, *Histoire des Juifs de France*, op. cit., p. 285.

25. Y. Auron, *Les Juifs d'extrême gauche en Mai 68*, op. cit., p. 268.

26. M. Duras, *Détruire*, dit-elle, Paris, Minuit, 1987, p. 111.

27. M. Duras, *Abahn Sabana David*, Paris, Gallimard, 1970, p. 130.

28. *Ibid.*, p. 123.

29. *Ibid.*, p. 101.

30. *Ibid.*, p. 102.

31. A. Wieviorka, *Déportation et génocide, entre la mémoire et l'oubli*, op. cit., p. 19.

causte (1979), par les attentats antisémites (contre les écoles juives à Paris en septembre 1980, contre la synagogue de la rue Copernic en octobre 1980³²), et leurs conséquences : mobilisation des historiens, et vague de manifestations³³. Quant à la publication de *La Douleur* (1985), elle coïncide avec les premières projections du film de Claude Lanzmann, *Shoah* (1985).

De même, lors du troisième flux des livres sur les Juifs – *La Vie matérielle* (1987), *La Pluie d'été* (1990), Yann Andréa Steiner (1992), *Écrire* (1993) – le génocide juif revient sur la scène médiatique : procès Klaus Barbie (1987) ; affaire du « détail » de Jean-Marie Le Pen (1987) ; encore le négationnisme avec Bernard Notin (1990) ; et la profanation des tombes juives à Carpentras (1990).

Si, en prolongation du traumatisme indirect des camps, Duras a partagé le mutisme de la société française d'après-guerre, Mai 68 a été pour elle un déclencheur. Elle travaillera ensuite jusqu'à la fin de sa vie à la prise de conscience du génocide à travers ses œuvres. Une volonté qui semble tenir parfois de l'obsession, et qui conduit aussi à certains aveuglements...

MALAISES, MALADRESSES ET AVEUGLEMENTS

S'exprimer abondamment sur les Juifs ne semble pas avoir libéré Duras de certaines obsessions concernant la question. Cet événement reste pour elle comme un objet de deuil sans issue, toujours indicible. Quarante ans après, Duras écrit : « Il est encore impossible d'aborder cet événement sans hurler. Il reste inconcevable »³⁴.

Si Duras est obsédée par le génocide juif, c'est non seulement à cause d'une prise de conscience tardive, mais aussi par la nature intrinsèque de l'événement : malgré ses efforts, la douleur des Juifs déportés lui reste impossible à comprendre. Ainsi en parlant d'Auschwitz, elle déclare : « Je me dévoile dans ce désespoir de ne pas pouvoir « appréhender » la chose juive »³⁵. Ce sentiment d'impuissance semble faire écho à Élie Wiesel dont on connaît l'influence sur Duras. Pour lui,

32. L'attentat de la rue Copernic fut attribué par erreur à l'extrême-droite et provoqua une vague de manifestations contre l'antisémitisme. Or, quatre ans plus tard, les auteurs s'avéraient appartenir à un groupe dissident du Front Populaire pour la Libération de la Palestine. D'après Henry Rousso, cette interprétation erronée illustre une certaine mentalité française en 1980, hypersensible aux manifestations du fascisme ou du racisme (H. Rousso, *Le Syndrome de Vichy : de 1944 à nos jours*, Paris, Seuil, 1990, pp. 192-194).

33. *Ibid.*, pp. 156-176. E. Benbassa, *Histoire des Juifs de France*, op. cit., p. 325.

34. M. Duras, « Le nombre pur », *Écrire*, Paris, Gallimard, « Folio », 1995, p. 111.

35. M. Duras, *La Couleur des mots*, entretiens avec D. Noguez, Autour de huit films, Paris, Benoît Jacob, 2001, p. 183.

aucune compréhension des camps nazis n'est possible, même pour les anciens déportés eux-mêmes³⁶.

Le sentiment de culpabilité de Duras semble aller grandissant. Plus de trente-cinq ans après la découverte de l'événement, elle est plus que jamais hantée, comme si, sur le moment, la souffrance n'avait pas été suffisante³⁷. Si Marguerite Duras vit la douleur collective des Juifs d'une « façon très personnelle »³⁸, cette façon semble aller parfois jusqu'à un certain radicalisme, particulièrement en ce qui concerne son soutien à l'État d'Israël.

Le rapport affectif de Duras au peuple juif la prive parfois d'une certaine distance critique. Elle soutient ainsi inconditionnellement Israël³⁹, alors même que certains Juifs condamnent par exemple les opérations au Liban en 1982. Elle va paradoxalement à l'encontre de bon nombre de Juifs de gauche et d'extrême gauche, qui, parce que marqués par le génocide juif, ont voulu défendre la cause palestinienne. Ainsi selon Esther Benbassa :

Pour la majorité de ces jeunes, le fascisme, la Shoah et ses répercussions sont, de diverses manières, à la racine même de leur engagement.⁴⁰

De même, Yaïr Auron commente un message communiqué à l'AFP en août 1982 par les membres de l'Union combattante Marcel Rayman :

Pour l'Union combattante Marcel Rayman, la victime s'était muée en persécuteur, Israël participait au génocide du peuple palestinien dans les quartiers déshérités de Sabra et Chatila au nord de Beyrouth. Pour les membres juifs de cette organisation, la Shoah était quelque chose d'unique, de profond et d'intériorisé justifiant leur intime responsabilité envers les victimes.⁴¹

Pour ceux-ci, sensibilisés par la douleur unique du génocide, il s'agit d'une preuve de solidarité universelle avec les persécutés... Comment Duras, solidaire avec les opprimés de la colonisation en Algérie ou, en Mai 68, avec l'extrême gauche, ne serait-elle pas aussi sensible aux victimes de Sabra et Chatila ? Pourquoi ne pourrait-elle pas critiquer la politique israélienne ? Ce parti pris de Duras semble témoigner d'une fidélité indéfectible aux Juifs. Mais sa partialité ne témoigne-t-elle pas de ses visions finalement partielles ?

Il existe une autre contradiction : Duras semble mal à l'aise à s'expliquer sur ses personnages juifs devant la collectivité juive. Voici l'ex-

36. Voir É. Wiesel, *Le Chant des morts*, Paris, Seuil, 1966, pp. 199-203.

37. Voir Marguerite Duras à Montréal, *op. cit.*, pp. 39-40.

38. *Ibid.*, p. 40.

39. L. Adler, Marguerite Duras, *op. cit.*, p. 707.

40. E. Benbassa, *Histoire des Juifs de France*, *op. cit.*, p. 286.

41. Y. Auron, *Les Juifs d'extrême gauche en Mai 68*, *op. cit.*, p. 206.

trait de sa lettre écrite pour annuler sa participation au colloque au Centre Rachi, lieu des études juives :

[D]ans cette impossibilité à venir au Centre Rachi il y avait aussi la crainte qu'on me pose des questions sur les personnages de mes livres [...]. Je ne sais pas de façon décisive pourquoi le peuplement de mes livres est juif. Mais l'idée qu'on me l'apprenne m'est insupportable.⁴²

Cette réticence pudique fait contraste avec son éloquence à Montréal sur le même sujet et avec l'exhibitionnisme dont elle fait preuve concernant la souffrance des Juifs dans *Aurélia Steiner Vancouver* ! Ne se sentirait-elle pas en dette vis-à-vis des Juifs ? Un sentiment de culpabilité qui l'obligerait en retour à défendre Israël à tout prix ? Si ses convictions personnelles semblent parfois l'induire à un certain aveuglement, elles se révèlent aussi dans la façon dont elle commet certaines erreurs.

Il existe en effet certaines inexactitudes dans sa façon de citer des informations sur le génocide juif. Notre but n'est évidemment pas de faire une liste de ses erreurs, mais de savoir de quelle manière elle les commet. Cela commence tout d'abord avec le chiffre du nombre de Juifs exterminés par les nazis, mondialement connu comme étant de « six millions ». Or, Duras a noté le chiffre de « sept millions » dans un texte daté d'avril 1945⁴³ tout comme dans un article daté de 1982⁴⁴. Pour le premier texte, il est vrai qu'en 1945, il était difficile de se procurer des chiffres exacts. Par contre, dès 1945-1946, avec le tribunal de Nuremberg, le chiffre de six millions était largement diffusé et indiqué par « la grande majorité des publications consacrées à la deuxième guerre mondiale »⁴⁵. Pourtant, Duras continue à citer un chiffre supérieur au chiffre officiel même jusqu'en 1982, date à laquelle les chiffres sont plus fiables et mieux diffusés qu'à la Libération...

De même pour le nombre de Juifs déportés de France, elle note « six cent mille » dans *La Douleur*⁴⁶. Or, selon des historiens comme Léon Poliakov, Raul Hilberg, Annette Wieviorka et Esther Benbassa, ce nombre varie entre 75 000 et 83 000⁴⁷. Le chiffre de Duras est donc presque huit fois plus élevé. Certes, à l'époque où elle a noté ce chiffre (avril 1945 suivant l'indication de Duras), il était difficile d'obtenir

42. M. Duras, « Lettre au Centre Rachi » (1985), *Le Monde extérieur – Outside 2*, Paris, POL, 1993, pp. 30-31.

43. M. Duras, *La Douleur*, op. cit., p. 64.

44. M. Duras, « Flaubert c'est... » (1982), *Le Monde extérieur, Outside 2*, op. cit., p. 28.

45. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, Paris, Seuil, 1991, tome 2, p. 523.

46. M. Duras, *La Douleur*, op. cit., p. 36.

47. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, op. cit., p. 527. R. Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Gallimard, 1991, tome II, p. 1046. A. Wieviorka, *Déportation et génocide, entre la mémoire et l'oubli*, op. cit., p. 21. E. Benbassa, *Histoire des Juifs de France*, op. cit., p. 261.

des estimations exactes. Mais même alors, selon les correspondants américains en France dont on sait qu'ils ont exagéré, le nombre s'élève à 260 000⁴⁸, soit deux fois moins important que celui de Duras. Par ailleurs, en tant que journaliste à *Libre*⁴⁹, elle s'est trouvée « aux avant-postes des informations militaires »⁵⁰.

Par ailleurs, il ne s'agit pas uniquement d'erreurs de chiffre, mais par exemple de la façon dont Duras modifie le récit d'Élie Wiesel – *La Nuit* qui a inspiré *Aurélia Steiner Vancouver*⁵¹. Cette modification va aussi dans le sens de rendre le récit plus tragique. Ainsi dans *Aurélia Steiner Vancouver*, Duras écrit :

Dans le rectangle blanc de la cour de rassemblement ma mère Aurélia Steiner distingue encore le pendu voleur de soupe qui gigoté au bout de sa corde, trop maigre, trop léger, il n'arrive pas à se pendre de son propre poids. C'est le matin du deuxième jour [...]. Vers le soir du troisième jour, on vous a tiré une balle dans la tête, pour mettre un terme à ce scandale.⁵²

Or, dans le livre d'Élie Wiesel, l'enfant est condamné à mort, non comme voleur de soupe, mais pour avoir caché des armes dans le camp et pour ne pas avoir parlé. La durée pendant laquelle l'enfant a été pendu sans en mourir n'est pas de trois jours (*Aurélia Steiner Vancouver*), mais de « plus d'une demi-heure » (Élie Wiesel⁵³). Dans la version durassienne, l'enfant maigre souffre « 144 fois » plus longtemps que dans la version originelle. On voit une fois de plus Duras amplifier un récit qui est déjà en soi tragique. Cette dramatisation s'opère aussi dans les interviews données par Duras. Ainsi, dans un entretien à Montréal en 1981 et dans un entretien avec Dominique Noguez publié en 1984, Duras attribue cette histoire déformée de l'enfant maigre à Élie Wiesel.

[À] l'origine de Vancouver, il y avait ce livre d'Élie Wiesel qui s'appelle *La Nuit*. [...]. C'est l'histoire d'un petit juif de treize ans qu'on a pendu parce qu'il a volé de la soupe. [...]. Et qu'il met trois jours et trois nuits pour atteindre la mort.⁵⁴

L'exagération du pathétique chez Duras s'effectue donc non au niveau de sa création littéraire mais, dès le début, dans les sélections de sa mémoire. Cette exagération à la fois dans la défense de la cause israélienne contre ses amis et dans la dramatisation des récits touchant

48. *Cantal Libre* (organe du Comité départemental de Libération), publié le 26 octobre 1944 (cité par É. Lynch, *op. cit.*, p. 119).

49. Journal du MNPGD dirigé par F. Mitterrand. Voir L. Adler, *Marguerite Duras*, *op. cit.*, p. 317.

50. L. Adler, *Marguerite Duras*, *op. cit.*, p. 327. Voir aussi M. Duras, *La Douleur*, *op. cit.*, pp. 20-25.

51. Voir M. Duras, *Les Yeux verts*, *op. cit.*, p. 85.

52. M. Duras, *Aurélia Steiner, Le Navire night*, Paris, Gallimard, 1986, pp. 135-141.

53. E. Wiesel, *La Nuit*, Paris, Minuit, 2001, pp. 101-103.

54. M. Duras et D. Noguez, *La Couleur des mots*, *op. cit.*, p. 183.

le génocide, semble découler d'une certaine culpabilité. Mais ce comportement n'a-t-il pas d'autres racines que le traumatisme de la guerre ? Duras n'avait-elle pas besoin d'histoires tragiques pour pouvoir pleurer ? « [É]crire pour moi, c'était comme pleurer »⁵⁵, dit-elle.

L'IDENTIFICATION RÉTROSPECTIVE AUX JUIFS

Ces dramatisations opérées par Duras semblent faire écho à *Aurélia Steiner Vancouver*, double de Duras à plusieurs égards, où elle dévoile comment on peut se nourrir des histoires pathétiques des autres :

[J]e crois que l'enfant Aurélia Steiner saurait tout du détail de sa naissance, qu'elle pourrait s'emparer tout aussi bien d'une autre atrocité ; d'une atrocité quelconque, prise au hasard, survenue aux juifs du rectangle blanc d'Auschwitz.⁵⁶

Selon cet extrait, les détails de la naissance seraient reconstitués non à partir des informations données par la famille mais à partir d'une « atrocité quelconque » survenue aux Juifs d'Auschwitz. Aurélia Steiner s'approprie en effet le récit d'Élie Wiesel pour le rendre plus atroce encore, et pour imaginer sa naissance à Auschwitz à partir d'une mère morte en couches et d'un père pendu⁵⁷. Cela est une façon de « partager la douleur », mais cette fabrication d'une « autobiographie » bouleversante ne révèle-t-elle pas aussi un « auto-apitoiement-narcissique » ? Si Aurélia Steiner/Duras doit emprunter aux autres pour dramatiser son passé, n'aurait-elle pas elle-même des problèmes d'identité ?

Une appropriation de la mémoire des Juifs persécutés ressemblerait au cas Benjamin Wilkomirski, auteur de *Fragments*⁵⁸ qui a fabriqué son « autobiographie » à partir de documents sur les camps nazis pour remplacer son enfance réelle d'orphelin. Cette fabrication d'une enfance pathétique à partir du génocide, ce désir de l'auto-judaïsation semble révéler la revendication d'un statut de victime. Duras, non-juive qui dit « je suis Aurélia »⁵⁹, semble – par l'intermédiaire d'Aurélia Steiner – vouloir appartenir à cette communauté de martyrs. Si Duras fait de l'enfant maigre pendu à Auschwitz le père d'Aurélia, ne cherche-t-elle pas elle-même une identité dans la judéité ?

55. M. Duras, Yann Andréa Steiner, Paris, Gallimard, 2001, p. 33.

56. M. Duras, *Les Yeux verts*, op. cit., p. 57.

57. M. Duras, *Aurélia Steiner*, op. cit., pp. 131-135.

58. B. Wilkomirski, *Fragments – une enfance 1939-1948*, Paris, Calmann-Lévy, 1997 (titre original allemand : *Bruchstücke*, 1995). Pour les éléments biographiques de B. Wilkomirski, alias Bruno Grosjean, voir E. Lappin, *L'Homme qui avait deux têtes*, Paris, l'Olivier/Seuil, 2000 (titre original anglais : *The man with two heads*, 1999).

59. M. Duras, *Les Yeux verts*, op. cit., p. 91.

Il serait incomplet de penser que la solidarité de Duras avec les Juifs ne commence qu'après la période de l'Occupation. Sa sensibilité à la douleur des Juifs pourrait déjà avoir été préparée lors de sa propre enfance en Indochine avec les « jaunes », les injustices représentées par l'histoire de la « concession »⁶⁰, et aux « lazarets hors des villages, l'endémie de la peste, du choléra, de la misère, les rues condamnées des pestiférés » que Duras qualifiera rétrospectivement de « premiers camps de concentration »⁶¹.

En plus de son expérience de la misère, un sentiment d'exclusion aurait favorisé son identification aux Juifs qui correspondent au cliché d'« éternels étrangers ». Duras rapproche ses traits « Annamites » de la judéité :

[O]n devient des Annamites, toi et moi. [...]. On parle la langue étrangère. [...] nous si maigres, de peau jaune, que le soleil ignore, nous, Juifs.⁶²

Elle et son « petit frère » arboreraient « l'étoile jaune » par leur maigreur et par leur peau jaune qui les rendent étrangers à leur propre mère et à la communauté française en Indochine. Ce sentiment d'être exclus, d'être ignorés par « le soleil », peut aussi venir d'un manque d'amour de la mère qui, on le sait, leur a toujours préféré son fils aîné.

L'attachement de Duras aux Juifs est tel qu'après avoir « judaïsé » son enfance, elle influencera même son fils qui se croira juif jusqu'à un certain âge⁶³. Pour accomplir son « désir très violent, osmotique, de mélanger » son « sang avec le leur »⁶⁴, elle judaïsera même son père : vers 1985, dans ses délires dus à une cure de désintoxication, Duras voit une apparition qui serait soit un juif soit son père :

Ou bien il veut m'emmener ailleurs, pas forcément dans la mort. Ou bien il est là pour me rappeler une appartenance, millénaire, détruite et qui cependant a été ma raison d'être depuis ma naissance. Il est ou un Juif ou mon père.⁶⁵

Il s'agit d'un « homme frisé au visage talqué de blanc », « en pardessus noir ». « Il a des petits yeux très bleus et des cheveux très frisés qui viennent d'un autre monde, par endroits noirs, par endroits blancs, qui viennent d'un autre âge »⁶⁶. Ces « yeux bleus et cheveux noirs

60. Voir M. Duras, *Les Lieux de Marguerite Duras*, en collaboration avec Michelle Porte, Paris, Minuit, 1977, p. 56.

61. M. Duras, *Les Yeux verts*, op. cit., p. 86.

62. M. Duras, « Les enfants maigres et jaunes ». Cet article est d'abord publié dans *Sorcière* en 1976, ensuite dans *Outside*, Paris, Albin Michel, 1981. Pour la présente citation : *Outside*, Gallimard, « Folio », 1995, p. 349.

63. D. Mascolo, *Autour d'un effort de mémoire, sur une lettre de Robert Antelme*, op. cit., pp. 66-67. L. Adler, *Marguerite Duras*, op. cit., pp. 353.

64. *Le Nouvel Observateur*, 24-30 mai 1990, op. cit.

65. M. Duras, « La population nocturne », *La Vie matérielle*, Paris, Gallimard, 1994, p. 178.

66. *Ibid.*, pp. 177-178.

frisés » du revenant ne correspondent pas au vrai portrait physique de son père aux « cheveux châtain clair, yeux châains »⁶⁷, mais plutôt au fantasme d'une figure paternelle chez Duras, qui a curieusement les traits communs de ses personnages juifs, entre autres avec le père pendu d'Aurélia Steiner aux yeux bleus et cheveux noirs⁶⁸.

Par ailleurs, cette recherche d'une figure paternelle imaginaire qui serait « l'axe »⁶⁹ de sa vie semble répondre à un certain manque de son père, d'autant plus que Duras dit de lui : « Je n'ai pas eu de père [...]. Enfin, je l'ai eu très peu... suffisamment longtemps »⁷⁰.

Son père est décédé en France, loin de l'Indochine. Mais il fut, de plus, « enterré dans la tombe de famille de sa première femme, Alice Rivière »⁷¹. N'est-ce pas un acte qui aurait développé chez la jeune Marguerite un sentiment d'abandon ? Celui-ci n'a-t-il pas rendu le travail de deuil du père très complexe ? D'autant plus qu'il semble exister un certain tabou de ce côté du père, puisqu'elle tient le nom Donnadiou « dans une telle horreur » qu'elle « arrive à peine à le prononcer »⁷². De surcroît, elle se trompe sur la date de la mort de son père : pour elle, il est mort le 4 avril 1918, alors qu'en réalité, il s'agit du 4 décembre 1921⁷³.

Il n'est pas question de nous demander si Henri-Émile Donnadiou est son vrai père. Mais Duras a, volontairement ou non, tendance à embrouiller les pistes et à semer des doutes à son propos :

Plus tard, lorsque nous avons quinze ans, on nous demande : êtes-vous bien les enfants de votre père ? Regardez-vous, vous êtes des métis.⁷⁴

Serait-il arrivé à Duras de se poser des questions comme : mon père est-il mon vrai père ? Faute de preuve d'amour paternel, ne tente-t-elle pas de combler ce manque par l'imagination, ou par des substituts ? En désirant être l'enfant d'un Juif, n'a-t-elle pas inventé une appartenance mythique au judaïsme pour se faire écrivain héritier de « l'Ancien Testament », « Le Texte des textes »⁷⁵ selon elle ?

Les troubles de son enfance – absence du père, manque d'amour maternel, sentiment d'étrangeté par rapport aux siens, misère en Indo-

67. Voir sa fiche de visite médicale à l'armée en 1915, citée dans L. Adler, *Marguerite Duras*, op. cit., p. 32. « Henri » est l'unique prénom sur son acte de naissance et « Émile » est son nom gravé sur sa tombe (Cf. C. Burgelin, « Le père : Une aussi longue absence », *Lire Duras* (dir. C. Burgelin et P. de Gaulmyn), Lyon, PUL, 2001, p. 43).

68. M. Duras, *Aurélia Steiner*, op. cit., p. 129.

69. M. Duras, *La Vie matérielle*, op. cit., p. 178.

70. M. Duras, *Les Parleuses*, entretien avec X. Gauthier, Paris, Minuit, 2000, p. 24.

71. C. Burgelin, « Le père : Une aussi longue absence », *Lire Duras*, op. cit., p. 49.

72. M. Duras et X. Gauthier, *Les Parleuses*, op. cit., pp. 23-24.

73. Voir C. Burgelin, « Le père : Une aussi longue absence », *Lire Duras*, op. cit., p. 43.

74. M. Duras, « Les enfants maigres et jaunes », *Outside*, op. cit., p. 349.

75. M. Duras, *Écrire*, op. cit., p. 35.

chine – semblent l'avoir sensibilisée au malheur des Juifs. Inversement, la mémoire collective des Juifs lui a permis de réinterpréter son enfance. Bref, Saïgon et Auschwitz pourraient se répondre, tout comme le désastre de la « femme tondue à NEVERS et le désastre de HIROSHIMA se répondaient EXACTEMENT »⁷⁶.

Concernant la réception du génocide juif chez Duras, nous avons dégagé trois phases – confrontation, mutisme, puis obsession – dans un contexte où Duras a participé à la prise de conscience de cet événement dans la société française.

D'autre part, ce qui est devenu chez Duras un sentiment de culpabilité obsessionnel envers le génocide juif s'est traduit tantôt dans sa façon de soutenir Israël, par un réflexe comparable à un « nouveau converti », tantôt dans la dramatisation de faits dont elle a été la narratrice. Cette solidarité envers les Juifs n'est pas seulement issue de l'Occupation, mais également de son enfance, dont le génocide permet de réinterpréter rétrospectivement la douleur. En empruntant à la mémoire collective d'Auschwitz, Duras reconstituerait son enfance.

76. M. Duras, *Hiroshima mon amour*, scénario et dialogues (film d'A. Resnais, 1959), Paris, Gallimard, 1960 ; pour la présente citation, Gallimard, 1971, p. 17.